

Opinion

Aude Plateau

Licenciée en socio-anthropologie

■ Le 2 novembre, nous commémorons l'assassinat tragique de Pier Paolo Pasolini, survenu il y a cinquante ans. L'écrivain, poète et cinéaste italien avait, au fond, fort bien anticipé ce qui allait s'imposer des années plus tard...

lisation] est la pire des répressions de toute l'histoire humaine, avec le danger que *“la fièvre de la consommation est une fièvre d'obéissance à un ordre non énoncé”*, mais, ajoutons-nous, insidieusement suggéré ou insufflé par les divers dispositifs politico-médiatiques (dont la télévision, Internet, la propagande publicitaire...).

Les effets de la globalisation

La culture, selon l'Unesco, *“dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances”*. La culture distingue donc un groupe, une société, d'un autre groupe, d'une autre société. Or, précisément, les distinctions, avec la globalisation, se pulvérissent. Cette dernière, soucieuse donc de façonnier un monde à son image, s'insinue ou s'infiltre dans chaque culture au point de saccager ou profaner ce qui en elle est resté de sacré; de ratatiner au statut de folklore ses chants, danses, croyances ou coutumes; d'enrégimenter ses populations à ses modèles de *“jouissance”* (Coca-Cola...) et de ne voir dans les territoires *“chauds”* où elle séjourne que des possibilités d'exploitations, de colonisations touristiques ou d'implantations de restaurants, d'hôtels ou encore de *“camps pour retraités”* (cf. Espagne, Portugal...).

Dans *Le chaos*, Pasolini va jusqu'à avancer qu'il n'y a désormais plus, aujourd'hui, d'*“ailleurs”*. Avec la globalisation, chaque culture du monde devient assurément semblable à une autre: les *“fast-foods”*, les grandes surfaces commerciales ou encore les marques mondiales. Du coup, au sens strict, on ne *voyage plus ou*, dit autrement, on ne va plus vers ou à l'*“étranger”*, mais vers le *“familier”*, c'est-à-dire vers des êtres et des choses du monde réduits à de simples *“objets”* susceptibles de nous faire jouir. Si une réelle rencontre nécessite une confrontation avec de l'altérité, alors, au sens strict, les touristes actuels ne rencontrent plus rien.

Face à la demande d'un journaliste de se définir, en 1966, Pasolini répondait ceci: *“Une réponse [ou définition] de moi-même, c'est comme demander la définition de l'infini... Il y a un infini intérieur et extérieur... Pour vous je suis une chose bien finie, mais pour moi je suis infini... Je suis le miroir de l'infini extérieur.”* Or, précisément, la globalisation se fuit comme d'une guigne de l'infini intérieur et extérieur: l'infini intérieur de toutes et de tous, Elle le gèle dans une identité dégradée et finie (consommateur, hédoniste...), et l'infini extérieur des êtres et choses du monde, Elle le rabat au statut de simples *“objets”* susceptibles de satisfaire la gourmandise du technocapitalisme et de ses consommateurs.

→ (1) Je tiens à remercier chaleureusement mes ami(e)s du cercle littéraire *“Zoubia”* pour leurs corrections et suggestions.

→ Titre de la rédaction. Titre original: *“Globalisation et ‘génocide’ culturel. Un modeste hommage à P.P. Pasolini”*

CHRONIQUE

“Un seul pas me suffit...”

■ Intellectuel et théologien hors norme, John-Henry Newman sera proclamé *“docteur de l'Église”* ce 1^{er} novembre à Rome.

C’est un camion qui cherche à tracer sa route dans des ruelles étroites.” John-Henry Newman, par sa recherche incessante de la vérité et de l'exigence, n'a cessé de bousculer un peu tout le monde, confie le prêtre de Louvain-la-Neuve Damien Desquesnes. Les anglicans d'abord, les catholiques ensuite.

John-Henry Newman est né en 1801 dans une famille londonienne de six enfants, de confession anglicane. Il en fut d'ailleurs un théologien de premier plan. Mais au tournant de la quarantaine, étudiant les liens entre l'Église antique et le catholicisme, il se convertit à celui-ci. Depuis Rome, il chamboule alors la façon de faire de la théologie, est regardé de travers, soupçonné d'entrisme, mais devient prêtre et est même *“créé”* cardinal en 1879 par le pape Léon XIII.

L'histoire de ce grand intellectuel ne s'arrête cependant pas à sa mort, en 1890. Ses écrits irriguent le christianisme, et il fut proclamé saint en 2019 avant de devenir – ce 1^{er} novembre – docteur de l'Église. À Rome, cette reconnaissance ressemble à un panthéon ultime. Est docteur de l'Église celui ou celle qui apporte une contribution exceptionnelle à la doctrine catholique. En 2000 ans, ils ne sont qu'une quarantaine à porter ce titre. Newman prendra donc place aux côtés de Thérèse de Lisieux et son homonyme d'Avila, Thomas d'Aquin, Augustin, Catherine de Sienne ou Irénée de Lyon... Bref, la crème de la crème.

Les toasts de Newman

Cette célébration place aux premiers rangs un héritage de la conscience. Car s'il est une phrase de Newman demeurée célèbre, c'est celle tirée de sa *“Lettre au duc de Norfolk”*, en 1875: *“Si je suis obligé d'introduire la religion dans les toasts d'après-dîner, écrit-il à un de ses amis, je boirai à la santé du Pape, si vous le voulez bien, mais d'abord à la conscience et, ensuite, au Pape.”*

L'homme n'est pas une intelligence artificielle, aurait sans doute pu écrire Newman. Sa raison, qu'il se doit d'aiguiser (Newman a beaucoup écrit sur l'éducation et a fondé une université en Irlande), est aussi traversée d'une conscience personnelle, un murmure qui vient du plus profond du cœur. Son écoute nous oblige, souligne le théologien, car la conscience éclaire et nous invite à suivre le bien.

Pour autant, elle n'écarte pas la raison et n'introduit pas au règne de l'émotion pas-

sagère. Ce sont en effet le discernement patient, l'intelligence et l'écoute de la tradition avec un *“cœur ouvert”* qui offrent à la conscience une chambre d'écho.

Cette tradition, insiste Newman, est capitale. Dans le cadre de l'Église par exemple, elle permet de remonter aux sources de la foi. Pour autant, elle est *“vivante, se développe, s'enrichit sans cesse tout en étant fidèle à elle-même”*, note Damien Desquesnes. *“L'intellectuel anglais aime la tradition, mais s'oppose au traditionalisme. En pensant défendre la tradition, le traditionaliste méconnaît sa force et son dynamisme.”*

En ce sens, Newman est un guide très actuel. Il s'oppose aussi bien à une conception de la religion comme système de pensée idéologique, fermé sur lui-même, qu'au relativisme – écueil inverse – qui soumet la réflexion aux sentiments passagers et refuse toute distinction entre le bien et le mal.

Pas à pas

Grand admirateur de Newman, Benoît XVI allait plus loin encore dans son discours à la Curie en décembre 2010. La conscience personnelle dont chacun est doté témoigne de la capacité humaine de rechercher et de reconnaître la vérité, soulignait le Pape. Ce n'est pas rien: elle témoigne donc de la dignité de chaque personne. Pour autant, cette dignité est aussi un devoir. Cette *“capacité de l'homme de reconnaître la vérité lui impose, en même temps, le devoir de se mettre en route vers la vérité, de la chercher et de se soumettre à elle là où il la rencontre”*. *“La passion pour la vérité, l'honnêteté intellectuelle et la conversion authentique ont [donc] un prix élevé”*, reconnaissait encore Benoît XVI dans une homélie, deux mois plus tôt: celui de ne jamais nous dérober à ce que nous dicte notre conscience.

Newman le savait. *“La sainteté, voilà le grand but. C'est un combat et une épreuve”*, écrivait-il dans le cadre de sa foi. Mais Newman était patient, conscient de ses failles. Dans son poème *Lead, Kindly Light* (Conduis-moi, douce lumière), devenu un chant célèbre en Angleterre, il écrit ces quelques lignes: *“Conduis-moi, douce lumière, parmi l'obscurité qui m'environne, conduis-moi! / La nuit est sombre, et je suis loin du foyer, conduis-moi! / Garde mes pas; je ne demande pas à voir / Les scènes éloignées: un seul pas est assez pour moi...”*

Bosco d'Otreppe